



Judaïsmes européens. Laboratoires des identités partagées (1770-1930)

Le Mans Université 5 et 6 mars 2018

Romain Gary, *Education européenne* (1945)

Education européenne est le premier roman de Romain Gary écrit en 1945. Il se déroule principalement en 1942 dans les forêts de Lituanie et se focalise sur la vie des résistants dans des scènes de huis-clos oppressants au sein des caches creusées par les partisans. Le personnage principal Jan Twardowski, jeune adolescent orphelin, rencontre ici Adam Dobranski étudiant, poète et résistant qui lui déclame un de ses poèmes.

J'attends dans ma cellule antique,
Combien d'hommes ont attendu ainsi ?
Que le dernier tract soit imprimé,
Que la dernière grenade soit mordue et lancée.

J'attends que la dernière victime tombe,
Pour avoir crié : « Vive la Liberté »,
Que le dernier État souverain
Croule sous les coups des patriotes européens.

J'attends que toutes les capitales
Deviennent les villes de province,
Que meure l'écho dans le monde
Du dernier chant national.

Que l'Europe se lève enfin en marche,
Ma bien-aimée prostrée et piétinée...
J'attends dans ma cellule antique.
Combien d'autres hommes attendent comme moi ?

Gallimard, coll. « Folio », p. 62.

Quelques pages plus loin, Jan Twardowski passe la soirée dans la cache des étudiant-e-s.

Janek ne devait jamais oublier ce moment : les visages durs et virils, le phonographe minuscule dans un trou de terre nue, les mitraillettes et les fusils sur leurs genoux, la jeune femme qui avait fermé ses yeux, l'étudiant à la casquette blanche et au regard fiévreux qui tenait sa main; l'étrangeté, l'espoir, la musique, l'infini.

Puis un partisan nommé Hromada saisit un accordéon et des voix humaines s'unirent une fois de plus, comme on se serre l'un contre l'autre pour se donner du courage — ou peut-être pour se bercer d'illusions.

Dobranski prit alors un cahier sous sa vareuse.

— Je commence ! annonça-t-il.



Le partisan à la tête couverte de bandages dit gravement :

— Nous serons sévères, mais justes.

Dobranski ouvrit le cahier.

— Ça s'appelle : Simple conte des collines.

— Kipling ! hurla le partisan Pech, avec triomphe.

— C'est un conte pour les gosses européens... Un conte de fées.

Il commença à lire :

Un chat miaula, un rat piaula, une chauve-souris vola... La lune grimpa au ciel. Les cinq collines de l'Europe sortirent lentement de l'ombre, s'étirèrent, bâillèrent et se souhaitèrent le bonsoir en langage des collines.

— Je dis, Grand-Père, s'étonna la plus jeune des collines, surnommée le Morveux, comment cela se fait-il que la lune choisit toujours ton vieux dos pour grimper au ciel et jamais le mien ?

— C'est que, mon enfant, si la lune grimpait sur ton dos, elle n'irait pas bien haut et ne verrait pas grand-chose !

— Hé ! hé ! rit de sa voix chevrotante la très vieille colline Grand-Mère Bossue. On appelait ainsi une colline dont les contours, usés par le vent et la pluie, cette grande souffrance des collines, rappelaient les formes d'une bonne femme en train de tricoter Hé ! hé !...

— Vieille bique, va ! maugréa le Morveux, en lui montrant la langue.

— Hélas ! soupira Grand-Mère Bossue, il est un temps pour toute chose : pour aimer et pour être aimée, un temps pour vivre et un temps pour mourir...

— Comment, chère amie, pouvez-vous parler de « mourir » ? s'écria d'une voix gaillarde le vieux et toujours galant pan Wladyslaw.

C'était un monticule pierreux et rabougri, placé à droite de Grand-Mère Bossue et penché sur elle avec curiosité, comme s'il cherchait à découvrir ce qu'elle pouvait bien tricoter ainsi depuis des milliers d'années. Ses contours rappelaient le profil d'un bonhomme hilare et ridé, et les mauvaises langues parmi les collines — il y en a partout !

— prétendent que les relations entre Grand-Mère Bossue et pan Wladyslaw ont un caractère moins platonique qu'on ne le croit généralement et que, certaines nuits de mai, la distance entre les deux collines..., hé ! hé !

— Comment pouvez-vous parler de mourir ? Vous, la plus éternellement jeune des collines ?

— Hé ! hé ! hé ! chevrotait Grand-Mère Bossue, agréablement flattée.

Elle fut soudain saisie d'une quinte de toux effroyable, cracha la poussière, chassa deux corbeaux endormis sur son flanc, et le dernier chêne qui poussait sur son sommet dut s'accrocher de toutes ses racines pour ne pas perdre pied et se tourna avec inquiétude vers la colline des Mille Voix :

— Tu serais bien bonne de la calmer un peu, sœur colline ! supplia-t-il, en langage des arbres, qui est le même que celui des collines. Mes vieilles racines ne tiennent plus que par un fil... Je ne suis plus ce que j'étais au temps de ma jeunesse, lorsque les plus fortes tempêtes d'Europe venaient se mesurer avec mes branches et repartaient la queue basse !

— Allons, Grand-Mère, intervint la colline des Mille Voix, calmez-vous et continuez à...



Mais ici une chose étrange se produisit. Sans aucune raison apparente, la colline des Mille Voix sembla perdre le fil de ses paroles et se mit à hurler, d'une voix enflammée :

— A moi, Russie ! A moi, Angleterre ! A l'ennemi, sus, sus ! On les aura !

Il y eut un moment de confusion, et la colline des Mille Voix soutint avec elle-même un dialogue étrange :

— Tais-toi ! dit-elle de sa voix normale. Silence ! Tu veux ma mort ?

— Je refuse de me taire ! hurla-t-elle aussitôt après, d'une voix hystérique. Je suis la voix des peuples européens ! Sus à l'ennemi, sus !

— Tais-toi ! Ne vois-tu pas que les vieilles collines tremblent de peur au seul nom de Russie ? Tu veux qu'elles tombent en poussière ?

— Le plus tôt serait le mieux ! se répondit-elle aussitôt d'une voix extrêmement vulgaire.

— G... g... ga... ga... ! bégaya le pauvre Grand-Père indigné, en tremblant et en s'enveloppant dans une telle poussière que le Morveux éternua fortement trois fois, u Par la force qui me fit colline ! A... atchoum ! » éternua-t-il, irrité par sa propre poussière.

— Excusez-moi, fit rapidement la colline des Mille Voix. Je suis navrée... Mon écho s'est encore enivré !

— Il y a de quoi ! hurla aussitôt l'écho, et une forte odeur de Pernod se répandit dans la nature. Il y a un salaud d'Allemand, ce matin, qui m'a fait répéter cent fois Heil Hitler ! J'ai failli en crever... Ce n'est pas une vie, pour un écho européen... Hou ! hou ! hou ! sanglota-t-il.

— Hou ! hou ! hou ! sanglota aussi, à la surprise générale, la colline du Paysan.

On appelait ainsi une colline de taille moyenne, d'aspect commun, de dos rond, de ventre creux, de peau dure, de reins solides, de silence méfiant.

Elle se tenait toujours légèrement à l'écart des autres collines.

— Sus à l'ennemi ! hurla aussitôt l'écho, se sentant soutenu.

— Sus à l'ennemi ! proposa aussi, plus timidement, le Paysan.

Il regarda autour de lui et fit le dos rond.

— Je vous demande pardon ! s'excusa-t-il.

Jadis, la colline des Mille Voix était très fière de son écho. De toute la terre européenne, les gens venaient à ses pieds et lui parlaient. Les amants incertains murmuraient : « Elle t'aime ! », et l'écho répétait sans se lasser : « Elle t'aime, elle t'aime !... » Une fois même, dans un excès de sympathie, il avait ajouté : « Que dis-je, elle t'aime, mon vieux, elle t'adore ! », et l'amant terrifié s'enfuit à toutes jambes. Un jour, un cavalier, en bonnet de fourrure, lui jeta en passant : « Vive l'empereur ! » L'écho répéta le cri, et la colline apprit ainsi qu'un empereur était né. Plus tard, un petit homme, ridiculement vêtu, lui fit une visite. « Je serai le maître du monde ! » cria le petit homme en allemand, et il leva le bras. L'écho garda le silence. « Je serai le maître du monde, hurla le petit homme, en tapant du pied, je serai le maître du monde, je serai... » « — Maître du monde, mon cul ! » explosa enfin l'écho complètement hors de lui. « D'abord, qui est-ce qui est l'écho, ici ? Vous ou moi ? » Ce fut ainsi que l'écho leva l'étendard de la révolte. A présent, il hurlait :

— Tremble, terre européenne ! Ensevelis l'envahisseur ! Souffle, vent...

Un grand soupir passa dans les cimes des arbres.

— Je fais de mon mieux, murmura le vent. A force de souffler, mon visage est devenu tout bleu. Donne-moi encore un hiver... Pour bien faire, j'ai besoin de mon amie la neige !



— En avant, forêts d'Europe ! supplia l'écho. Sus à l'ennemi, sus à l'ennemi !

— Ça sera difficile ! mugirent les forêts. Mais nos arbres réclament chacun l'honneur d'avoir un soldat allemand pendu à leurs branches !

L'écho, quelque peu essoufflé, haleta lourdement. Grand-Père en profita pour glisser son mot.

— N'écoute pas ce qu'il dit, Morveux ! ordonna-t-il. Bouche-toi les oreilles. Nous autres, collines, nous laissons aux hommes le soin de régler eux-mêmes leurs querelles. Voyons plutôt si tu as appris ta leçon... Commençons par les langues vivantes. Sais-tu ta leçon d'anglais ?

— Et comment ! dit le Morveux, et il commença à réciter, sans se faire prier davantage : *We shall fight on the seas and oceans, we shall fight with growing confidence and growing strength in the air...*

— Quoi ? Quoi ? Quoi ? bégaya Grand-Père, plus mort que vif. Quelques grenouilles endormies répondirent, se croyant interpellées.

— *We shall defend our Island, whatever the cost may be*, continuait le Morveux. *We shall fight on the beaches, we shall... we shall... hé ?*

— *We shall fight in the fields !* soufflèrent fièrement les champs.

— *We shall fight in the fields and in the streets, we shall fight in the hills...*

— *In the hills !* soufflèrent pieusement les collines.

— *We shall never surrender.*

Il y eut un bref silence. Puis l'écho poussa un sanglot — seul un écho européen apprit à sangloter ainsi — et il chanta le grand chant :

*Allons, enfants de la patrie
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé...*

Dobranski termina son récit. Il ferma le cahier, le cacha sous sa vareuse.

On applaudit, mais quelqu'un, parmi les partisans, dit d'une voix où l'amertume et la colère se dissimulaient mal sous la pudeur de l'ironie : « Les hommes se racontent de jolies histoires, et puis ils se font tuer pour elles — ils s'imaginent qu'ainsi le mythe se fera réalité. Liberté, dignité, fraternité... honneur d'être un homme. Nous aussi, dans cette forêt, on se fait tuer pour un conte de nourrice.

— Les enfants européens apprendront un jour ce conte par cœur dans les écoles ! dit Tadek Chmura, avec conviction.

Gallimard, coll. « Folio », p. 67-74.

Ils étaient réunis dans la cachette des étudiants. Sur le feu, la bouillotte commençait à siffler gaiement : Pech s'était offert à leur faire du thé. Il était en train de le préparer, avec des gestes de magicien, suivant ! une formule enchantée qu'il tenait, prétendait-il, ? d'un vieux bouc expérimenté et revenu de tout, qui vivait dans la forêt. Du reste, Pech communiquait sa formule de bonne grâce. « Prenez une carotte, disait-il, séchez-la, râpez-la, faites-la revenir pendant trois ou quatre minutes dans de l'eau bouillante... — Et si c'est bon ? demandait-on. — Non, avouait Pech, sincèrement. Mais c'est chaud et la couleur y est ! »



Judaïsmes européens. Laboratoires des identités partagées (1770-1930)

Le Mans Université 5 et 6 mars 2018

Tadek Chmura était étendu sur une couverture, son sac de couchage roulé sous la tête, regardant le feu. Son amie était assise près de lui, tenant sa main : dans la sienne, les yeux fermés; Janek voyait son beau visage sur le fond des fusils et des mitraillettes appuyés contre la paroi de terre.

Il les connaissait bien, à présent. La jeune femme, Wanda, et Tadek Chmura s'étaient connus à l'Université, où ils avaient suivi des cours d'histoire; Pech, le jeune partisan blessé à la tête, était étudiant en droit.

L'Université, les examens, la carrière d'enseignement à laquelle ils se destinaient jadis, c'était un autre monde, un monde disparu, englouti, évanoui. Et cependant, leur tanière était pleine de livres, et Janek fut surpris d'apprendre qu'ils passaient de longues heures penchés sur leurs cours d'histoire et de droit, qu'ils continuaient encore à étudier. Janek prit un gros volume de droit constitutionnel, l'ouvrit à la page marquée « Déclaration des droits de l'homme — Révolution française de 1789 », puis referma le volume avec un petit sourire moqueur.

— Oui, je sais, dit Tadek Chmura, doucement. Il est très difficile de prendre cela au sérieux, n'est-ce pas ? L'Europe a toujours eu les meilleures et les plus belles Universités du monde. C'est là que sont nées nos plus belles idées, celles qui ont inspiré nos plus grandes œuvres : les notions de liberté, de dignité humaine, de fraternité. Les Universités européennes ont été le berceau de la civilisation. Mais il y a aussi une autre éducation européenne, celle que nous recevons en ce moment : les pelotons d'exécution, l'esclavage, la torture, le viol — la destruction de tout ce qui rend la vie belle. C'est l'heure des ténèbres.

— Elle passera, dit Dobranski.

Il avait promis de leur lire un passage de son livre. Janek attendait avec impatience, la gamelle brûlante posée sur ses genoux.

Gallimard, coll. « Folio », p. 88-89.